

FILM

Klischee-Collage

Wer war zuerst da: das Wort oder der Blick? Bady Minck hat die abstrakte Frage in Bild und Ton gesetzt. Herausgekommen ist dabei ein subtiles Filmgedicht.

(rw) - "Am Anfang war der Blick", behauptet Bady Minck - eine forsche, fast kühne Entgegnung auf den biblischen Lehrsatz. Und ihr Film ist dann auch etwas wie eine filmische Auseinandersetzung mit diesen beiden Behauptungen. Dass es noch andere Alternativen geben könnte, schließt Minck ebenso kühn aus. Während 45 Minuten kreist der Film um den Blick und um das Wort in all seinen Formen: Sprechen, Hören, Lesen, Schreiben. These und Antithese werden einander immer wieder gegenübergestellt, manchmal sogar übereinander geschichtet. Gelungen ist Minck dabei das Kunststück, die theoretische Auseinandersetzung poetisch zu transponieren. Ernst Jandls Modell des Lautgedichts wird von der Filmemacherin zum Konzept des Bild-Ton-Gedichts aktualisiert.

Versuchweise wird da zum Beispiel die Kamera virtuell in den Kopf des Hauptdarstellers verlegt. Fast slapstickartig öffnet und schließt sich die Augenöffnung, durch welches das Fischauge der Kamera hinauschaud und die Welt etwas verzerrt wahrnimmt.

Der Film hat keine klassische Geschichte, aber einen Hauptdarsteller: eine Art verschrobener Literaturprofessor, der in einer altertümlichen Bibliothek (Er)kenntnisse sammelt und sie mittels seiner vier ebenso anachronistischen Schreibmaschinen verarbeitet. Von diesem zentralen Ort aus ergeben sich diverse virtuelle Reisen, die auch die Themen des Films ausmachen.

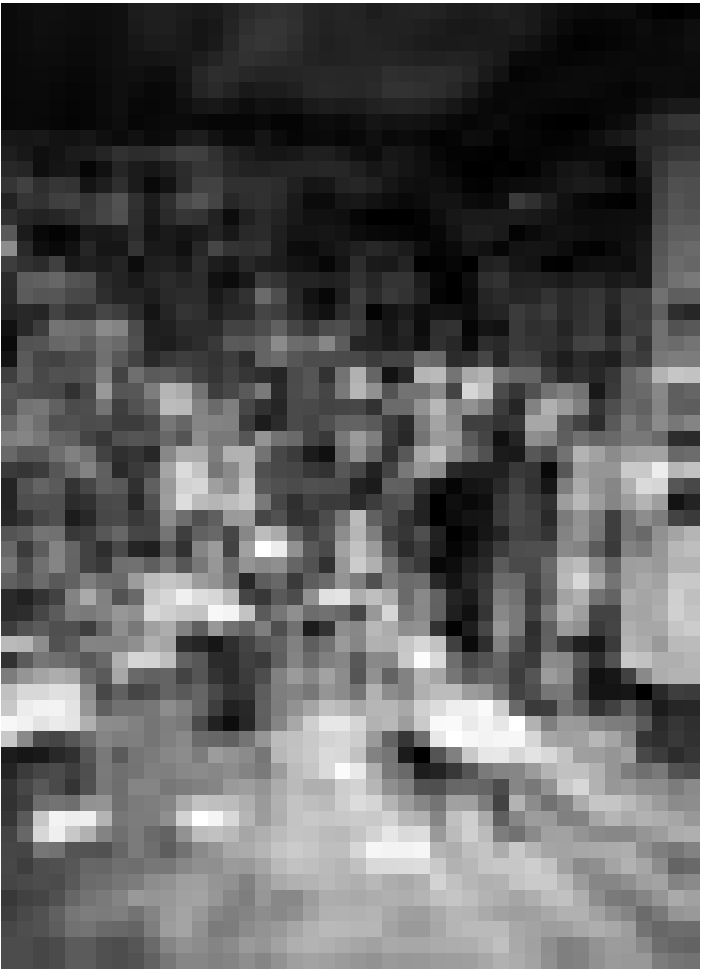
Postkarten-Stroboskop

Wir lernen dabei vor allem Eisenerz, einen Ort in der Steiermark, kennen. Das ist kein Zufall, denn einer der großen Söhne der Stadt ist August Musger, der Erfinder der Zeitlupe. Was auf den ersten Blick als eine der von Bady Mincks schrägem Humor geprägten Anekdoten erscheint, entpuppt sich als diskreter Verweis auf die Filmgeschichte. Musger hatte nämlich 1906 das Problem des Flimmerns gelöst, das sich bei langsam abgespulten Filmen als schwarze Sequenzen äußerte. Er entwickelte eine Kamera, die innerhalb einer Sekunde mehr Bilder aufnehmen konnte: Bei langsamer Wiedergabe wurde der Handlungsab-

lauf in allen Einzelheiten erkennbar.

Das Thema der "laufenden Bilder" variiert Bady Minck auf ihre Weise, indem sie nicht nur die verschiedenen Filmsequenzen mit wechselnder Schnelligkeit abspulen lässt, sondern auch durch den Einsatz von Postkarten. Stroboskop-artig wird in verschiedenen Postkartenserien die Stadt Eisenerz mit ihrer Umgebung dargestellt. Der Erzberg - ein bis zum letzten Erzbrocken ausgebeutetes Bergbaurevier -, die Berge, die Sessellifte, die Hütten, die Kirchen, Weihnachten. Eine Ansammlung von Klischees in beiden Sinnen des Wortes. "Vertont" werden sie mit einer Collage von Musik und Stimmengeflüster. Die Botschaften der Postkarten, die Gedanken und der Atem des Hauptdarstellers, Gedichte von Ernst Jandl, streiten gegen die Bilder an. Dazwischen setzt Bady Minck immer wieder Trickfilmsequenzen: So entstehen neue virtuelle Ebenen, zwischen denen der Hauptdarsteller hin- und her wechselt.

"Am Anfang war der Blick" ist, abgesehen von einigen Längen, ein facettenreiches kleines Filmschmuckstück, wobei einige der Anspielungen wohl nur für ein österreichisches Publikum erkennbar sind. Das schränkt die Universalität seiner Fragestellung aber keineswegs ein. Und er ist ein Exempel für das Können von Bady



Von diesem zentralen Ort aus ergeben sich diverse virtuelle Reisen.

Minck, die mit technischer Kreativität, spielerischer Eleganz und perfekter Choreographie die Puppen tanzen lässt. "Im Anfang war der Blick" wird am 3. Oktober im Utopia zur Eröffnung der "Semaine du

film luxembourgeois" laufen. Ins reguläre Kinoprogramm soll der Film am 10. Oktober aufgenommen werden.

FRANCO-BELGO-LUXO

De l'importance d'être Mensch

Au départ, on se dit que "Le tango des Rashevski" de Sam Garbarski possède tous les ingrédients d'une comédie française moyenne. Au final, quelque chose de magique a dû se produire.

(gk) - Il fait bon de voir la qualité des co-productions luxembourgeoises. "Samsa" est la maison de production représentant notre fierté nationale dans le cas de cet ouvrage cinématographique franco-belgo-luxembourgeois, dénommé "Le tango des Rashevski". La plus grande qualité de ce film, par rapport à nos sentiments grand-ducois, est justement qu'il n'a rien de luxembourgeois de par son sujet. En effet, le Luxembourg se distingue traditionnellement plutôt par ses réactionnaires catholiques que par ceux et celles juifs et juives.

Le judaïsme est le thème principal du "Tango des Rashevski". Tout ici tourne autour de cette religion et de ce qu'elle représente au quotidien.

A ce niveau, ce long métrage est une jolie petite introduction au judaïsme. Mais sa grande force est, en fait, que c'est là une production cinématographique de plus en plus rare de nos jours, c'est-à-dire un film à personnages. Avant de montrer de l'action ou encore diverses situations plus ou moins cocasses, on est ici en face de gens, qui dans le "Tango des Rashevski" acquièrent une réalité rafraîchissante sur l'écran.

Il y a là tout d'abord un personnage absent: grand-mère Rosa, en rogne avec la religion, qui a tout de même décidé de passer sa mort dans le carré juif du cimetière. Une décision qui fait démarrer tout le film et pencher ses personnages en di-

rection du désarmement émotionnel. Ces derniers se caractérisent tout d'abord par leur grande tendance au cliché: le vieil oncle charmeur et charmant, qui représente la sagesse familiale; le jeune Juif qui a fait son service en Israel et qui -

mais comment se peut-il? - tombe amoureux d'une jolie jeune maghrébine; le "goy" qui - par amour pour la soeur, qui cherche désespérément ses racines dans un retour à l'orthodoxie judaïque - veut se convertir; la "goy" qui - par amour pour son

mari - s'essouffle à être plus juive qu'une Juive; le frère pour qui toutes ces questions de religion n'ont aucune importance; etc.

Aux acteurs et actrices de donner vie à cet amoncellement de poncifs. Et, oh merveille, ils/elles y réussissent parfaitement. Bien que le jeu de Daniel Mesguich semble bien figé pour ce film qui balance adroitement entre drame et comédie, les autres comédiennes-s offrent un spectacle absolument réjouissant.

La mention spéciale revient à Nathan Cogan en vieil oncle et son regard moqueur sur la vie. Michel Jonasz et Hippolyte Girardot - qui renaît carrément en tant qu'acteur dans ce film -, sont tout aussi délectables à regarder. "Le tango des Rashevski" propose ainsi toute une palette d'acteurs et d'actrices remarquables.

Circoncision tardive

Evidemment, ce film de Sam Garbarski, co-écrit avec Philippe Blasband (responsable - entre autres - de l'excellent "Une liaison pornographique"), n'a pas de solution-miracle aux conflits religieux internes qu'il décrit. Ainsi, chaque personnage choisira sa voie pour devenir un "Mensch" (pour le vieux Juif, c'est très clair ce qu'est un "Mensch", de là à l'expliquer aux autres ...): les uns le feront tout en douceur, les autres de manière plus radicale, circoncision tardive incluse.

Et ça raccorde à mort entre les différents personnages durant une heure et 40 minutes. Mais, entre deux raccords, d'une scène à l'autre, d'un dilemme au prochain, les spectateurs et spectatrices s'attachent, les clichés initiaux deviennent crédibles et l'hymne à la recherche de soi-même en toute tolérance passe sans mièvreries, avec un humour bien sympathique. Ainsi, "Le tango des Rashevski" se glisse subrepticement dans le coeur du public, malgré le fait qu'il n'y a pourtant là, au départ, que les ingrédients d'une comédie française assez moyenne. Un grain de magie a dû s'introduire en cours de route.



Elle, c'est la "goy". Lui, c'est le Juif. Ludmilla Mickaël et Michel Jonasz dans "Le tango des Rashevski".

A l'Utopia